

Les mots et la mort

Autor(en): **Lenschen, Walter**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1987)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES MOTS ET LA MORT

Dans le *Laboureur de Bohême* on assiste à une dispute entre un veuf et la mort. Prenant le contrepied de certaines lectures qui identifient le veuf avec l'auteur du texte, nous allons montrer dans cet article que cette manière de faire pose un problème d'ordre chronologique. Ecrit en Bohême dans une période d'importantes modernisations où les valeurs du Moyen Age ne suffisent plus, le texte tente une nouvelle approche du mystère de la mort.

Féroce exterminateur de tous les gens, malin persécuteur du monde entier, cruel assassin de tous les hommes, Seigneur Mort, soyez maudit! Que Dieu, votre créateur, vous haïsse, que l'accroissement du malheur habite chez vous, que la malheur habite chez vous avec toute sa puissance. Surtout soyez déshonoré pour toujours. Que la peur, la peine et le désespoir ne vous quittent jamais où vous voyagez; que l'outrage, l'affliction et le chagrin se dirigent toujours vers vous; que des tribulations funestes, que l'assurance déshonorante et la blessure ignominieuse vous forcent rudement en tout lieu!¹

C'est de cette manière que la mort est accusée de façon véhémente et contrôlée par quelqu'un qui se nomme métaphoriquement Ackermann/laboureur et dont l'épouse vient de décéder. La mort réplique: qui était cette femme? Avait-elle subi des injustices? Et c'est dans l'alternance régulière des chapitres, au total 32, que le laboureur et la mort parlent de cette femme, de la mort en général, des hommes et de la vie. Au chapitre 33, Dieu, interpellé par les deux parties, rend son jugement: tous deux ont mêlé du vrai et du faux, mais tous deux ont aussi acquis quelque chose. Le chapitre 34 est une prière que le laboureur fait pour le repos de l'âme de sa femme. Il quitte le niveau de la dispute et termine ainsi son texte.

A la question fondamentale du texte: qui sommes-nous, puisque la mort existe? A cette question, nous n'avons à ce jour pas

trouvé de meilleure réponse qu'il y a 600 ans. Il n'est donc pas étonnant que cette courte prose artistique du moyen âge ait encore sa pertinence à notre époque².

Dans le cadre de cette étude, nous allons traiter quelques problèmes non résolus que pose ce texte fort discuté.

Rapport des époux dans le texte et contenu biographique

Le laboureur se plaint de la mort de sa femme. Cela signifie-t-il que l'auteur du texte aurait perdu son épouse? Il parle du 1^{er} août comme date du décès; il aurait eu lieu à Sacz, un lieu en Bohême; des enfants seraient maintenant orphelins, et dans la prière finale, un acrostiche laisse supposer le nom de Johannes. Toutes ces données sont-elles biographiques au même degré?

Le fait est qu'en 1933, on a trouvé une dédicace en latin d'un certain «Johannes de Tepla, ciuis Zacensis» accompagnant un «libellus ackermann»³. Ce Johannes, auteur supposé du *Laboureur*, a été identifié. Il était *notarius ciuitatis* depuis 1378 et ensuite *rector scholarum* à Saaz jusqu'en 1411. Bien qu'ayant atteint une certaine prospérité matérielle à Saaz et un âge certain, il déménagea en 1411 pour s'installer dans la nouvelle ville de Prague fondée quelque 60 ans plus tôt. Muni d'une bonne recommandation du conseil de la ville de Saaz, il devint *protonotarius* de la nouvelle ville de Prague. Il semble qu'il soit décédé vers 1415. Il laissa derrière lui quelques enfants et une veuve portant le nom de Clara. C'est là que se pose un problème: la femme citée par le laboureur se nomme Margaretha (III, 3-5; XXXIV, 69s). De plus, le nom de Clara n'apparaît pas dans le texte littéraire, ni celui de Margaretha dans les documents. Pour répondre à cette question, on s'aide souvent de la supposition suivante: Clara (des documents) serait la *seconde* femme de Johannes après Margaretha (du texte littéraire) morte auparavant⁴.

A ce stade, on devrait se demander plus précisément à quel moment Johannes aurait pu se remarier pour avoir en novembre 1415 un fils issu d'un second mariage; car sur la base de certains passages du texte, on peut prétendre que celui-ci n'a pas été rédigé avant 1401. D'autre part, il existe un document de 1415 certifiant que Clara, la veuve de Johannes, a transmis l'héritage du père à son fils, afin que ce dernier (Georg) n'ait plus de revendications envers elle⁵. Georg semble donc être un fils de Johannes et Clara. En posant l'hypothèse d'un remariage de Johannes, Georg pour-

rait être né au plus tôt vers 1402. Aurait-il alors pu être juridiquement majeur à 13 ans? Selon l'ancien droit municipal de Prague⁶, les jeunes gens obtenaient leur majorité à 18 ans. Les actions de Georg en 1415 sortiraient alors de ce cadre, à moins qu'il fût né avant 1402, auquel cas le décès de la première femme de Johannes aux alentours de 1400 serait improbable. Devons-nous imaginer un homme exprimant dans le texte poétique le deuil de sa première femme et célébrant simultanément son mariage avec la seconde?

Souvenons-nous de la lettre en latin accompagnant le texte et dans laquelle Johannes a pris position envers un ami concernant le texte du *Laboureur*. En aucun endroit il ne mentionne la mort de son épouse. Certes, le thème de la mort y est abordé d'une manière générale, et bon nombre de choses sont dites concernant les moyens rhétoriques du texte, mais nulle part il n'est fait mention d'un cas concret de décès.

Johannes von Tepl aurait-il touché dans son texte poétique à des expériences tellement effrayantes qu'il ne pouvait en parler, dans le texte accompagnant, que de manière intellectuelle, à l'aide d'une autre langue (donc dans un rapport différencié à son moi), que comme artifice langagier? Y a-t-il donc une expérience concrète de la mort derrière le texte du *Laboureur* même s'il n'y a aucun rapport direct avec la femme mentionnée?

A mon avis, ceci expliquerait pourquoi la femme décédée joue un rôle de moins en moins important dans le *Laboureur*, pourquoi le jugement divin concerne plutôt le laboureur et la mort que la femme, et pourquoi en définitive, c'est la *gloire* qui lui est accordée en dernier lieu. Cette gloire («ere» dans le texte) appartient au «mythe de la gloire» auquel Tenenti accorde une nouvelle qualité depuis 1350⁷. Le désir d'immortalité que montrent les œuvres d'art de cette époque est repris consciemment, depuis Pétrarque, par quelques intellectuels comme fonction socio-rhétorique de la littérature. La pérennité de l'homme devient ainsi possible au travers de l'œuvre d'art. Cette conception est présente dans le *Laboureur* (chap. 24), et c'est probablement là que se situe son contenu biographique. Il est l'œuvre d'un intellectuel suffisamment tourmenté, malgré l'aisance matérielle et la réussite sociale, pour toujours recommencer, jusque dans l'âge le plus avancé. Les structures de la grande famille ne définissent plus sa place dans la société, et c'est ainsi que la petite famille devient pour lui un appui, mais probablement aussi un problème⁸. En ce qui concerne son rapport avec la mort, les réponses apportées par

l'Eglise du moyen âge ou les rites collectifs des sociétés traditionnelles⁹ ne lui suffirent plus. Il essaie d'affronter la mort à l'italienne, c'est-à-dire d'une manière très moderne pour son époque: à l'aide de la gloire (ere). Les qualités du laboureur lui permettent sans autre d'obtenir cette «gloire» humaniste: il est docte et croyant, il possède des vertus. Cette «gloire» peut être considérée jusque-là comme ayant été le moteur de sa vie, en devient encore la récompense ultime. Cette «gloire» lui est donnée par Dieu lui-même, et ceci sans distinction entre la sphère religieuse et la sphère profane. Tout ceci correspond au «mythe de la gloire» tel que Tenenti le décrit depuis le milieu du XIV^e siècle.

Mais ce qui était possible vers 1400 dans une atmosphère pragmoïse dont la multiplicité des rapports avec l'Italie est prouvée, ceci était encore loin d'être chose commune. On peut le montrer au moyen des diverses variantes que le mot «ere» a subies dans différents manuscrits. Il fut souvent mal compris et transformé en «her» ou «herre», de telle façon que le laboureur ne reçoit en fait rien de Dieu. De même, les gravures sur bois des premières impressions de Bamberg en 1463 n'ont, si je vois bien, pas repris la glorification du laboureur.



La première de ces gravures¹⁰ illustre apparemment la situation d'accusation: à droite se trouve étendue la morte, à gauche se trouve l'homme argumentant ainsi que deux enfants, et au centre de l'image trône la mort. Cette dernière porte ses outils ainsi qu'une couronne et un grand manteau.

Si l'on compare cette scène avec celle illustrant apparemment les chapitres du jugement et de la prière finale, on voit que le laboureur n'a pas été déplacé. La mort, elle, ne trône plus surélevée au centre, mais se tient sur la droite au même niveau que le laboureur. La couronne et le manteau ne sont plus ses attributs, mais c'est Dieu qui les porte, trônant et occupant l'axe central, flanqué de deux anges. Selon la conception de cet illustrateur, le jugement divin a délogé la mort de la position de dignité qu'elle s'était attribuée. Mais comme elle résulte de la Chute de l'homme du Paradis, la mort ne peut être supprimée; un arbre au centre inférieur de l'image nous le rappelle. Toutefois, exactement au-dessus de cet arbre se trouve une croix portée par la couronne et Dieu désigne de sa main gauche la plaie de sa main droite. Tout ceci nous indique que la mort a été vaincue par la mort du Christ sur la croix. En outre, le trône divin est posé sur une plate-forme octogonale (pour la mort elle était carrée); à ce stade, il faut se souvenir que la symbolique médiévale établit un rapport entre le chiffre huit et la résurrection¹¹. La quantité des étoiles, elle aussi, a sa signification: il y en a dix-huit, soit la somme de dix (symbole du décalogue) et de huit (symbole de résurrection). On peut en déduire qu'elles manifestent l'accomplissement de la Loi par la Grâce.

L'image illustre donc la fin du *Laboureur* entièrement en catégories théologiques, à l'exclusion de la «gloire» humaniste.

La mort à nouveau étrangère

C'est pourquoi je voudrais savoir qui vous êtes, ce que vous êtes et où vous êtes, quelle est votre origine et ce dont vous êtes capable.

Il ne s'agit plus ici de la mort familière des XI-XII^e siècles que l'on reconnaissait à des signes particuliers et à l'approche de laquelle on se préparait par des formes traditionnelles comme dans la Chanson de Roland. Cette mort-ci est inconnue, à tel point étrangère, que le locuteur la voit s'approcher de lui de

l'extérieur; il l'a totalement dissociée de lui-même pour faire une figure de ce qui, auparavant, n'était qu'une abstraction. La familiarité moyenâgeuse avec la mort a disparu. Cette séparation des vivants et des morts, particularité de notre monde moderne, est, selon les observations de Ph. Ariès, aussi sensible dans les traditions changeantes des enterrements. Alors que le moyen âge chrétien avait amené «une promiscuité entre les vivants et les morts»¹², de façon que les morts fussent enterrés à l'intérieur même des villes et que le cimetière fut souvent la seule place publique, la fin du moyen âge amena à nouveau une séparation des fonctions du cimetière et de la place publique. Il me semble significatif que les grandes places de la nouvelle ville de Prague furent conçues, dès leur création en 1348, comme places profanes et non plus comme cimetières¹³. Et c'est justement dans cette nouvelle ville de Prague, une des conceptions urbaines les plus modernes de son époque, que Johannes von Tepl, comme nous l'avons vu, déplaça son activité professionnelle à la fin de sa vie. L'esprit des urbanistes de l'époque est aussi à l'œuvre dans le *Laboureur*, quoi qu'on en dise.

On a beaucoup écrit sur ce nouveau rapport avec la mort que l'on peut observer depuis le XIV^e siècle. Les sociétés, qui commencèrent à dresser des horloges pour effectuer une mesure objective et omniprésente du temps, prirent conscience de cet inexorable phénomène de la finitude de l'homme. Mesure du temps et conscience de la mort vont de pair¹⁴. Des installations mécaniques, qui à l'inverse des sabliers mesuraient le temps indépendamment d'une activité humaine, indiquent le sentiment de l'inéluctabilité du temps. Le pouvoir de la mort semble avoir pris de nouvelles dimensions par les famines et les grandes épidémies du XIV^e siècle.

Synonymie des chiffres et des mots

Je dois vous haïr, vous résister, vous détester pour toujours parce que vous m'avez enlevé complètement la douzième lettre de l'alphabet...

Le laboureur propose un logogriphe à la mort. Celle-ci ne repousse pas cette exigence implicite de coopération mais résout l'énigme et à son tour en propose une semblable. Ce faisant, elle

laisse apparaître une autre conception du langage que par exemple Napoléon, lorsqu'il prétendait ne pas pouvoir s'occuper de l'alphabet (Napoléon refusait alors une demande d'audience faite par Pestalozzi). En cet endroit, nous devons éviter de nous méprendre en tant que lecteur moderne. Pour Johannes von Tepl, langage et monde sensible n'étaient pas encore systématiquement séparés. Le langage n'était pas encore restreint à sa fonction représentative et possédait encore quelque chose de «sa vieille solidité de chose inscrite dans le monde»¹⁵. La mort ne perd en rien de son autorité en ce qu'elle participe à de telles énigmes. Du reste, il semble qu'au XV^e siècle, non seulement le thème de la mort mais aussi la littérature des devinettes étaient en pleine floraison; peut-être que des rapports supplémentaires entre ces deux phénomènes pourront être mis en évidence à l'avenir.

Que signifie — et c'est là la question — cette substitution métonymique de la personne concernée par la première lettre de son prénom? Devons-nous en déduire que cette personne est essentiellement faite d'écriture? Cette conclusion me paraît prématurée, bien que le texte marque une forte propension à rester dans la sphère du parler au dépens de la fonction référentielle. Il suffit de penser aux nombreux synonymes que ce texte présente souvent côte à côte. Néanmoins on peut affirmer que le discours indique une personne en tant que lettre de l'alphabet, et que cette personne est, en principe, déchiffrable par la raison humaine.

Pourtant, si une lettre est mise en rapport avec l'alphabet, elle ne l'est pas avec le «livre» tel que Blumenberg le présente¹⁷. La prétention à l'unité, qui pourrait être annoncée par une métaphore du «livre», n'existe donc pas ici.

Comme logogriphe on trouve dans le *Laboureur* la femme regrettée (au chap. 34 apparaît son nom: Margaretha), la ville de Sacz (chap. 4) et le je de la prière finale (acrostiche «Johannes» (chap. 34)). Dans les trois cas il s'agit de noms de personnes ou d'institutions humaines. Selon de Saussure et Baudrillard, les hypogrammes peuvent être ambivalents¹⁸. D'une part ils *détruisent* le déroulement linéaire du langage, d'autre part ils peuvent donner une valeur plus intense au mot décomposé. Le langage se dérobe donc ponctuellement à la loi de la succession linéaire à laquelle il est communément subordonné et, par là, échappe à la temporalité. Il devient en quelque sorte structuré dans l'espace.

Il semble donc que dans les logogripes se dessine la même tendance que dans les nombreux parallélismes syntactiques. Ces derniers aussi, par la répétition de structures syntaxiques identi-

ques, rendent présent le passé et dans le présent anticipent le futur. Là encore, le temps est en partie suspendu.

Tout lecteur du *Laboureur* est frappé par ces parallélismes syntactiques; mais ce qui, à ma connaissance, n'a encore été mentionné nulle part, c'est la tendance à associer une structure ternaire au laboureur et une structure binaire à la mort. Ceci en tous les cas jusqu'au milieu du texte, soit au chapitre 17. Même si elle n'est pas systématiquement appliquée dans la première partie, cette répartition s'équilibre par la suite. Il s'agit donc d'une modulation différentielle de leurs langages respectifs et non d'une opposition rigide. Par exemple, des formes binaires et allitérantes telles que «Witwen und weisen» apparaissent de manière significative plus fréquemment en liaison avec la mort qu'avec le laboureur. Etant donné que les chapitres à numérotation impaire sont attribués au laboureur et que ceux à numérotation paire sont attribués à la mort, on peut y voir plus qu'un hasard. On peut supposer que la structure ternaire possédait une connotation positive à cause de la valeur particulière du chiffre trois. Par exemple, le Falstaff de Shakespeare reconnaît aussi les nombres impairs comme positifs¹⁹.

D'autre part, Johannes von Tepl pouvait-il savoir qu'au moyen âge le chiffre deux, «le nombre qui introduit l'altérité»²⁰, rattaché par le texte plus particulièrement à la mort, indiquait le mal? Le fait est qu'au XIII^e siècle, la signification des chiffres deux et trois était à ce point connue que la naissance d'un garçon était annoncée par une sonnerie de cloche ternaire et celle d'une fille par une sonnerie binaire²⁰. Par ailleurs, le plus éminent garant de la signification maléfique du nombre deux était saint Jérôme²¹. Johannes von Tepl avait un rapport particulier avec ce Père de l'Eglise fortement vénéré à Prague et dont certains textes avaient été traduits en allemand dans cette même ville. En 1404 il avait offert un missel pour l'autel de Saint-Jérôme à Eger²². Sur la couverture: un ex-voto représente côte à côte le saint et Johannes von Tepl. Bien entendu ceci ne prouve pas qu'il connaissait et faisait sienne la conception du chiffre deux de son grand Patron. Néanmoins, la coïncidence se devait d'être relevée.

La signification particulière des nombres dans le *Laboureur* ne devrait toutefois pas être surestimée. A l'instar des mots, les nombres peuvent se recouper: preuve en soit la présence côte à côte des chapitres 33 (jugement) et 34 (prière). Tous deux se démarquent très fortement du reste du texte; de plus les deux nombres sont connus comme ayant un rapport avec les âges du Christ.

Mais pourquoi ces deux nombres, 33 et 34, apparaissent-ils l'un à côté de l'autre tout en ayant une signification quasi semblable? Ne s'agit-il pas ici d'une synonymie au sein des nombres?

Il paraît donc judicieux que l'auteur ne termine pas la dispute sous le signe d'un nombre, aussi significatif soit-il, mais par le passage du microcosme au macrocosme (chap. 33). La parabole de la dispute des quatre saisons, représentant globalement la temporalité, vient, par la bouche divine, mettre un point final au débat. Par là, le microcosme est décidément mis en rapport avec le macrocosme afin que soit posée une limite au «jeu infini de la nature»²³.

Walter LENSCHEN

Section d'allemand.

NOTES

Je remercie M. Otto Bruder pour la traduction française du texte.

¹ Le texte est cité d'après l'édition de A. Hübner, *Der Ackermann aus Böhmen*, Leipzig 1954², avec indication des chapitres et des lignes. La version française de plusieurs citations du texte a été tirée de R. M. Kully, «Dialogus mortis cum homine», in *Le sentiment de la mort au moyen âge*, éd. C. Sutto, Montréal, 1979.

² Cf. Woody Allen, *Pour en finir une bonne fois pour toutes avec la culture* (collection Points; 38). L'interlocuteur de la mort se nomme Nat Ackermann.

³ Karl Beer, «Neue Forschungen über den Schöpfer des Dialogs *Der Ackermann aus Böhmen*», in Ernst Schwarz, *Der Ackermann aus Böhmen des Johannes von Tepl und seine Zeit*, Darmstadt, 1968, pp. 60 sqq.

⁴ Cf. Gerhard Hahn, *Der Ackermann aus Böhmen des Johannes von Tepl*, Darmstadt, 1984, p. 3.

⁵ K. Beer, comme note 3, p. 103, note 223: «Georgius filius olim Johannis Teple prothonotarii nove civitatis Pragensis fassus est se totaliter porcionem paternam percepisse a matre sua tam pecunias quam alia suppellectilia promisitque ad matrem suam impetitionem non facere pretexta parcionisantescripte per cuncta tempora affutura dimisitque ipsam liberam pariter et solutam.» Le contexte est aussi à prendre en compte, car si une telle procédure juridique peut avoir sa place entre mère et fils, cela n'exclut pas des rapports cordiaux au sein de la famille; mais en tous les cas, ils ne semblent pas en être la seule forme.

⁶ Cf. Emil Franz Rössler, *Das altprager Stadtrecht aus dem XIV. Jahrhundert, nach den vorhandenen Handschriften zum ersten Mal herausgegeben und erläutert*, Prag, 1845, p. LVIII, p. 35, p. 87.

⁷ Alberto Tenenti, *Sens de la mort et amour de la vie*, Paris, 1983 (trad. de *Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento*, Torino, 1957), pp. 13-36.

⁸ Il est remarquable que personne en dehors du cadre de la petite famille ne joue un rôle dans le texte. Cf. Karin Hausen, «Historische Familienforschung», in *Historische Sozialwissenschaft*, hrsg. R. Rürup, Göttingen, 1977, pp. 59-95.

⁹ Cf. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en occident du moyen-âge à nos jours*, Paris, 1978 et *L'homme devant la mort*, Paris, 1978.

¹⁰ Reproduction des gravures sur bois d'après l'édition en livre de poche Goldmann Gelbe Taschenbücher, vol. 2925, München, 1972.

¹¹ Cf. Heinz Meyer, *Die Zahlenallegorese im Mittelalter*, München, 1975. Voir les chapitres concernant ces nombres.

¹² Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en occident du moyen-âge à nos jours*, Paris, 1975, p. 30.

¹³ Cf. Wilfried Brosche, «Zu einem Modell der Prager Neustadt», in *Kaiser Karl IV, Staatsmann und Mäzen*, hrsg. Ferdinand Seibt, München, 1978, pp. 242 sqq.

¹⁴ Cf. Reiner Dieckhoff, «Antiqui-Moderni. Zeitbewusstsein und Naturerfahrung im 14. Jahrhundert», in *Die Parler und der schöne Stil 1350-1400*, vol. 3, Köln, 1978, pp. 67-93.

¹⁵ Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, 1966, p. 58.

¹⁶ Cf. Bruno Roy, *Devinettes françaises du moyen-âge*, Montréal/Paris, 1977 (Cahiers d'études médiévales; III).

¹⁷ Cf. Hans Blumenberg, *Die Lesbarkeit der Welt*, Frankfurt, 1981.

¹⁸ Cf. Jean Beaudrillard, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, 1976, pp. 285 sqq.

¹⁹ William Shakespeare, *The Merry Wives of Windsor*, V, 1: «This is the third time; I hope good luck lies in odd numbers...».

²⁰ Marie-Thérèse d'Alverny, «Comment les théologiens et les philosophes voient la femme», in *Cahiers de Civilisation médiévale*, 20 (1977), p. 116. Merci à mon collègue A. Paravicini de m'avoir transmis ce renseignement bibliographique.

²¹ Cf. Heinz Meyer, voir *supra* note 11, p. 133.

²² Cf. Johannes von Tepl, *Der Ackermann*, ed. Willy Krogmann, Wiesbaden, 1969, p. 34f et illustration.

²³ Michel Foucault, voir *supra* note 15, p. 57.

W. L.